

Oui et non sont-ils des « pro-phrases » ?

Remarques sur leur fonctionnement dans les dialogues

On considère généralement que *oui* et *non* sont des particules appartenant à la classe des substituts, des « prophrases » anaphoriques au positif ou au négatif de l'énoncé interrogatif qui les introduit. Il s'agit là d'une conception très ancienne ; nous rappellerons d'abord, pour les discuter, quelques textes classiques qui réduisent ainsi *oui* et *non* au statut de mots vides, en utilisant les concepts d'ellipse ou d'anaphore.

Nous montrerons ensuite que cette analyse est fondamentalement inadéquate au matériau linguistique dont elle prétend rendre compte. On le constate sur plusieurs séries de dialogues élémentaires, qui mettent systématiquement en défaut l'analyse prophrastique de *oui* et *non*, pour peu que l'on tienne compte des indicateurs de subjectivité, des interrogatives contenant des mots interrogatifs-indéfinis ou des expressions polarisées ; des problèmes de l'énonciation et de l'implicite dans les dialogues ; des réponses où *oui* et *non* reçoivent un commentaire par *mais*, *volontiers*, *merci*.

Nous esquisserons enfin un nécessaire élargissement des contextes à analyser, en signalant les problèmes que rencontre l'analyse prophrastique avec les *oui* et les *non* qui enchainent sur les assertives, les ordres ou les impératifs.

Il existe évidemment d'autres occurrences de *oui* et *non* pour lesquelles on utilise leur analyse comme substituts de phrases. Nous nous bornerons cependant à des exemples pris dans les dialogues, où il n'est pas absurde de penser que leur rôle est important, voire fondamental, pour montrer qu'on ne saurait tenir *oui* et *non* pour de simples substituts.

I — QUELQUES AFFIRMATIONS CLASSIQUES

Les rappels qui vont suivre ne prétendent donc pas constituer un inventaire exhaustif des positions qui ont pu être soutenues sur la nature et les fonctions, grammaticales et discursives, des mots *oui* et *non*. Elles visent simplement à situer les remarques qui permettent habituellement de considérer comme non pertinents, ou déjà résolus, les problèmes posés par ces particules.

1 — *Oui et non* produits d'une ellipse

« Il n'y a point d'affirmation ou de négation, par *oui* et par *non*, qui ne soit une ellipse ; car on sous-entend toujours la proposition à laquelle on répond et qu'on affirme ou qu'on nie : *Avez-vous vu l'Italie ? Oui : c'est-à-dire J'ai vu l'Italie.* Il en est ainsi de la négation » (1).

Cette analyse de *oui* et *non* est tirée des *Remarques de M. Duclos sur la Grammaire Générale*, dont le propos est essentiellement grammatical. Mais, dans la mesure où l'ellipse est constamment définie comme une « figure », on comprend que Fontanier puisse la compter parmi les *Figures du discours autres que les tropes* et conserver, pour l'illustrer, l'exemple de *non*. L'ellipse est précisément une « figure de construction par sous-entente » qui « consiste dans la suppression de mots qui seraient nécessaires à la plénitude de la construction, mais que ceux qui sont exprimés font assez entendre pour qu'il ne reste ni obscurité ni incertitude » (2) : « *Savez-vous quelque chose de nouveau ? Non. Que savez-vous de nouveau ? Rien.* Ces deux réponses négatives, *non* et *rien*, reviennent l'une et l'autre à celle-ci : *Je ne sais rien de nouveau* : elles sont donc elliptiques, très elliptiques même, et l'on voit assez où est l'ellipse » (3).

On peut donc se demander s'il faut faire de l'ellipse qui produit *oui* et *non* un concept grammatical ou un concept rhétorique : « La plupart des ellipses sont d'un usage si familier qu'on ne les regarde le plus souvent que comme des phrases faites » (4). Or, dans la mesure où il y a figure, relevant de la rhétorique, on s'attend à une variation libre, précisément non contrainte par l'usage : « Les façons de parler ou de s'exprimer qui constituent les figures ne doivent pas être, pour celui qui les emploie, d'un usage tellement forcé qu'il n'eût pu parler ou s'exprimer autrement » (5). Si on considère qu'il appartient à la grammaire de recenser les régularités d'une langue, on admettra que l'ellipse, dans la mesure où elle est, comme pour *oui* et *non*, « imposée par la langue » (6) relève autant du domaine grammatical que du rhétorique.

On retrouvera d'ailleurs cette hésitation sur le domaine auquel rattacher l'analyse dans la définition des « figures de construction », syllepse, ellipse, pléonasme et hyperbate, « quatre façons de parler qu'on nomme figurées, et qui sont comme autant d'irrégularités dans la grammaire, quoi qu'elles soient quelquefois des perfections et des beautés dans la langue » (7).

D'autre part, peut-on considérer que les réponses par *non* et *rien* proposées par Fontanier soient elliptiques en un même sens ? En effet, le *non* disparaît totalement lorsqu'on passe du discours figuré au discours

(1) Ch. DUCLOS (s.d.), p. 155.

(2) P. FONTANIER (1827), p. 305.

(3) Op. cit., p. 305.

(4) Op. cit., p. 308.

(5) Op. cit., p. 64.

(6) Op. cit., p. 64.

(7) ARNAUD et LANCELOT (1660), p. 107.

« simple et commun » correspondant. *Non* équivaut à une assertion négative, par *ne... rien* ici, probablement par *ne... pas* dans d'autres cas. Ce traitement contraste avec celui qui est réservé à *rien* : lorsque cet indéfini négatif constitue à lui seul la réponse, Fontanier l'intègre à la réponse non elliptique correspondante. Mounin propose de caractériser l'ellipse par « la possibilité spontanée, pour le locuteur, de restituer les éléments qui manquent » : ce qui n'est pas contradictoire avec la définition de Fontanier : mais il en donne des exemples beaucoup plus restrictifs :

Une (voiture) automobile (8)

Cette définition et ce schéma d'exemple demandent donc explicitement que subsistent dans la phrase proprement elliptique certains termes de la phrase de base, et des termes essentiels. Si l'on tient cette exigence, on voit que seule la réponse par *rien*, qui correspond à une interrogation partielle, peut être dite elliptique :

(Je ne sais) rien (de nouveau)

Pour qu'on puisse, dans le cas général, parler d'ellipse à propos de *non*, il faudrait donc que la réponse développée intègre ce *non*, d'une façon ou d'une autre : ce qui n'est pas le cas, puisque Fontanier affirme que la réponse par *non* équivaut à la réponse développée avec *rien*, *Je ne sais rien de nouveau*. Puisque les exigences synchroniques et la simple variation morphologique nous interdisent de faire de *(je) ne (sais rien de nouveau)* l'équivalent de *non*, on voit que la notion d'ellipse ne nous aide guère à résoudre le problème de *non* — et a fortiori de *oui*.

Les remarques précédentes ont certainement le tort de s'attacher plus à la lettre qu'à l'esprit du texte de Fontanier, qui ne cherche pas l'explication des phénomènes langagiers dans un montage formel plus ou moins cohérent. Il n'en reste pas moins vrai que sa démarche nous permet de comprendre pourquoi les particules *oui* et *non* ne semblent généralement poser d'autres problèmes que ceux de leur élimination. Fontanier voit en effet dans l'expression des idées la fonction essentielle du langage : « Tout ce que nous avons à examiner ici dans les mots, c'est leur correspondance avec les idées » (9). Or, *oui* et *non* ne correspondent à rien dans la pensée : puisqu'il s'agit d'ellipses, ils n'ont d'existence qu'en tant que « figures », créées au moment de la communication, qui s'oppose explicitement à la conception de la pensée : « (l'ellipse) est due à l'activité impétueuse de notre esprit, qui voudrait se faire comprendre à l'instant même, et communiquer la pensée presque aussi rapidement qu'il l'a conçue » (10). Ils n'expriment rien, donc ils n'appartiennent pas à la langue au sens strict : ils ne seraient que des raccourcis, commodes, mais qu'on pourrait ne pas emprunter.

On comprend ainsi d'où provient le vague du statut de *oui* et *non*. Sont-ils des êtres de langue ou de discours ? Faut-il en conséquence renvoyer leur étude à la grammaire ou à la rhétorique ? En dernière

(8) G. MOUNIN (1974), p. 122.

(9) P. FONTANIER (1821), p. 44.

(10) P. FONTANIER (1827), p. 308.

analyse, ce qui permet de faire de *oui* et *non* des figures, c'est la régularité supposée des possibilités de paraphrase par un énoncé ordinaire. Cette façon de traiter les réponses en *oui* et *non* peut sembler peu naturelle, comme peut sembler très appuyé l'énoncé *Je ne sais rien de nouveau* donné pour réponse neutre, non figurée, à *Que savez-vous de nouveau?* Mais le sentiment linguistique du naturel a sans doute beaucoup varié depuis le néo-classicisme de Fontanier.

2 — *Oui* et *non* adverbess anaphoriques

Cette situation indécise de *oui* et *non* explique leur marginalisation. Elle est aussi la conséquence de leur apparition régulière dans les dialogues, alors qu'il est habituel de limiter l'investigation linguistique au niveau de la phrase. Il semble qu'actuellement le concept d'anaphore soit préféré à celui d'ellipse pour éliminer *oui* et *non*. Ainsi Grevisse : « *Oui* équivaut à une proposition par laquelle on répond affirmativement à une interrogation non accompagnée de la négation : *Viendrez-vous? Oui* » (11). « *Non* a, dans les réponses et ailleurs, la valeur d'une proposition reprenant de façon négative une idée, une proposition (...) *Viendrez-vous? Non* » (12).

Oui et *non* sont donc des « prophrases » ; en conséquence, les problèmes qu'ils posent sont ramenés à ceux des propositions ou des énoncés assertifs. Suivant cette ligne de raisonnement, Tesnière considère que *oui* et *non* sont des anaphoriques, « des mots vides, qui se remplissent automatiquement, soit au positif soit au négatif, selon le cas, du contenu de l'interrogation à laquelle ils répondent » (13). Ils sont donc « équivalents chacun à une phrase entière, et éventuellement très longue » (14).

Cette qualité d'anaphorique ne fait pas partie de la définition générale de l'adverbe — si tant est qu'une telle définition existe ; mais elle est tout à fait justifiée si l'on considère les remarques qui précèdent. Cependant, lorsque Tesnière distingue, parmi les anaphoriques, les adverbess anaphoriques, il ne cite pas *oui* et *non* : « Les principaux adverbess anaphoriques sont l'adverbe *ainsi* et ses succédanés, *comme ça*, etc. » (15). L'équivalence de *ainsi* et *comme ça* n'est évidemment que partielle. Il semblerait plus normal a priori de considérer que dans *comme ça*, *ça* supporte seul le poids de l'anaphore, si anaphore il y a. D'autre part, en ce qui concerne *ainsi*, il est vrai qu'on le classe dans la catégorie des adverbess conjonctifs, qui cumulent plusieurs fonctions, dont une dite anaphorique : mais on considère généralement que cette dernière fonction

(11) M. GREVISSE (1975), p. 923.

(12) Op. cit., p. 926.

(13) L. TESNIÈRE (1959), p. 212.

(14) Op. cit., p. 212.

(15) Op. cit., p. 91.

est dérivée du renvoi déictique que ces conjonctifs opèrent vers un élément du contexte (16).

On parle également d'anaphore pour d'autres adverbes, pour *inversement*, *respectivement*, *réciroquement*, etc. Geach remarque à ce propos : "How empty and useless an account it would be of the reciprocal pronouns to say that in *John and Jane love one another* *one another* refers over again to *Jane and John*! The right account is plainly that *one another* is an operator forming a new, symmetrical two-place predicable from a two-place predicable" (17).

Il faut donc conclure que la pertinence de la notion d'adverbe anaphorique reste incertaine, et qu'on a probablement affaire à une catégorie ad hoc. En rattachant *oui* et *non* à cette catégorie, on ne les intègre pas à une espèce bien connue et bien définie par ailleurs ; et cette appellation ne nous introduit à aucune compréhension substantielle de leur nature ou de leur fonction. Il reste évidemment possible que *oui* et *non* forment, avec le *si* de réponse, les éléments de base d'une catégorie anaphorique propre. La seconde partie de notre travail est destinée à montrer que cette hypothèse ne peut être retenue.

3 — Compatibilité de ces deux solutions

Là où Fontanier parle d'ellipse, Tesnière voit une anaphore. Avons-nous affaire à deux solutions distinctes ? Il ne semble pas : il existe des cas intermédiaires qui peuvent être décrits par l'un ou l'autre de ces concepts. Blomfield considère que le terme subsistant d'une construction elliptique est anaphorique de cette construction : "a form competent to fill one position of a construction may suffice for anaphora of a phrase embodying the whole construction: *Mary dances better than Jane* -here *Jane* serves as the anaphoric substitute for *Jane dances*" (18).

Si l'on veut parler d'ellipse pour *non* il faut admettre que *ne (pas)* est la trace de *non* qui subsiste dans la réponse développée. Si on refuse cette solution, on pourra parler d'anaphore. Le problème reste le même, et les solutions peu éclairantes — l'anaphore semblant toutefois mieux convenir au *oui* qui disparaît de l'énoncé positif. On en viendrait ainsi à considérer l'anaphore comme une sorte d'extrême de l'ellipse, où l'on voit apparaître un mot nouveau, figurant pour l'ensemble de l'original, dont aucun terme ne peut remplir cette fonction de substitut ; point de vue qui peut paraître étrange, mais qui est le prix à payer pour unifier la présentation de *oui* et *non* sous une même rubrique conceptuelle, ellipse ou anaphore.

4 — Remarque

Dans son étude des questions, Katz mentionne incidemment *yes* et *no*. Il propose une explication du lien question-réponse sur la base d'une

(16) M. DESSAINES (1971), p. 119.

(17) P. T. GEACH (1962), p. 131.

(18) L. BLOMFIELD (1939), p. 33.

théorie unifiée de l'interrogation. Les questions totales sont considérées comme des cas particuliers des questions partielles. On les dérive "from underlying phrase-markers that are disjunctive in form" (19). L'énoncé *Did Mary go* admet pour séquence de base :

(Q) (wh + either) (Mary Past go) (or) (Mary Past Neg go) (20)

"Q marks a question; it makes the application of question transformations obligatory. Wh is a scope indicator for Q" (21).

Un segment linguistique compte comme réponse possible à une question s'il accroît l'information contenue dans le segment questionné. Dans le cas de l'interrogation totale, cet accroissement se fait par le biais du choix de l'un des deux membres de l'alternative présentée à l'interlocuteur dans la séquence de base : "Thus, possible answers to (*Did Mary go?*) are:

Mary did go

Mary did not go" (22).

Yes et *no* sont des anaphoriques : "*Yes* is a stylistic variant of possible answers such as (*Mary did go*) and *no* a stylistic variant of possible answers such as (*Mary did not go*) but only when the superficial form of the interrogative is that represented in (*Did Mary go?*)" (23).

Katz considère en effet que :

Did Mary go or didn't Mary go?

Did Mary go or didn't she?

ont la même structure que *Did Mary go*, et prouvent que ce dernier énoncé est en structure profonde une disjonction, comme le sont à tous les niveaux les précédents exemples. La restriction mentionnées est donc destinée à « rendre compte » du fait que *oui* et *non* ne se trouvent pas en réponse aux interrogatives qui conservent en structure superficielle la forme disjunctive qu'elles ont en structure profonde.

Il y a quelque chose de paradoxal dans la constatation de telles restrictions sur les occurrences de *oui* et *non*, et cela dans le cas général. *Oui* et *non* devraient se comprendre en corrélation avec une structure de la forme ((Q) (ou (*Marie est venue*) ou (*Marie n'est pas venue*))), dont ils sélectionnent respectivement l'élément positif et l'élément négatif. Or, cette forme profonde apparaît presque inchangée en structure superficielle dans :

Marie est-elle venue ou n'est-elle pas venue ?

et considérablement modifiée dans :

Marie est-elle venue ?

On s'attendrait donc à ce que *oui* et *non* fonctionnent avec une aisance particulière après les premières formes et plus difficilement après les secondes, pour lesquelles les transformations ont eu, malgré tout, un effet de brouillage important. On constate précisément le contraire : *yes*

(19) J. J. KATZ (1972), p. 208.

(20) Op. cit., p. 209.

(21) Op. cit., p. 205.

(22) Op. cit., p. 219.

(23) Op. cit., p. 212.

et *no* "cannot be possible answers when the superficial form is like that represented in (*Did Mary go or didn't Mary go?*)" (24). Ils ne peuvent venir qu'après la forme standard d'interrogation. Il est peu probable que les « transformations stylistiques » — beau rappel de l'hésitation de grammaire à rhétorique — suffiront à nous tirer d'affaire.

On pourrait encore s'arrêter à l'exemple suivant, dû à Russell. Alors qu'elle vient d'accoucher, on demande à une logicienne : « Est-ce une fille ou un garçon ? », à quoi elle répond : « Oui, évidemment ! ». Cette anecdote montre qu'après une question disjonctive portant sur des prédicats complémentaires, on peut avoir un *oui* logique, qui approuve la loi du tiers exclu. Si, comme Katz, on pose quelque chose comme :

Marie est-elle venue ou n'est-elle pas venue ?

en structure profonde de *Marie est-elle venue* ? on ne voit pas ce qui va interdire la lecture logique de *oui*, lecture qui est tout à fait impossible après l'interrogation non disjonctive, neutre — surtout si on admet que l'interprétation sémantique doit se faire sur la structure profonde.

II — OUI ET NON SANS ÉQUIVALENTS

Le consensus sur l'analyse de *oui* et *non* en prophrases est donc si large qu'on en vient à le considérer comme l'expression d'une évidence intuitive, pour laquelle toute justification est superflue et toute critique mal venue. Nous nous proposons cependant de montrer maintenant que cette recherche des équivalents n'aboutit pas sur le plan de la pratique linguistique. Les dialogues suivants montrent qu'on ne peut pas systématiquement substituer à *oui* et *non* « la proposition » qu'ils sont supposés remplacer.

1 — Enchaînement sur les interrogatives

1-1 Lorsque l'interrogation fait intervenir les coordonnées des locuteurs, la thèse de l'équivalent propositionnel néglige les problèmes que pose l'intégration des « indicateurs de subjectivité » :

X : — Voulez-vous que je vous raccompagne chez vous ?

Y : — Oui !

Y1 : — (Je veux que) vous me raccompagniez chez moi.

B. Partee signale cette question lorsqu'elle recense quelques problèmes qui se posent à la théorie syntaxique : "At this point, discourse may become relevant in a way that it has'nt usually been taken to be for syntax. Il you say to me *You're staring at me* and I reply *No, I'm not*, are we to say that the deep structure of my sentence includes a transformed version of your sentence ? It certainly wouldn't include *You're staring at me*; if it included any thing it would be *I'm staring at you*, but even that hardly seems plausible. And if the deep structure of my sentence does not include as a sub-part some transformed version of your sentence, then

what is my deletion based on?" (25). Ou, en d'autres termes, peut-on dans ce cas parler d'effacement?

On a évidemment les mêmes problèmes avec les déictiques de l'espace :

X : — Voulez-vous venir ici ?

Y : — Oui !

Y1 : — (Je veux) aller là-bas.

et, semble-t-il, avec certains emplois du conditionnel :

X : — Voudrais-tu des noix ?

Y : — Oui !

Y1 : — Je voudrais / veux des noix

Y' : — Non !

Y'1 : — Je ne veux pas de noix.

La théorie de la substitution pronominale rencontre très généralement une difficulté analogue :

X : — Savez-vous que je suis malade ?

Y : — Je le sais.

1-2. *Problèmes de l'illocutoire et des réponses commentées par volontiers, merci...*

X : — Veux-tu des noix ? (i)

Dans un usage courant, l'interrogative ne porte pas une question sur la nature du vouloir de l'interlocuteur, mais une offre. La réponse par *non* devra en conséquence être comprise non pas comme une négation mais comme un refus : la réponse par *oui* comme une acceptation de l'offre. La théorie anaphorique de *oui* et *non* ne permet pas de comprendre la valeur sémantique réelle de cet échange. Il y a là un fait systématique, et on peut multiplier les exemples où il faut faire intervenir de telles considérations :

— Voulez-vous ouvrir la fenêtre ?

— Avez-vous *Le Monde* ? (26).

On peut répondre à X après (i) :

— Oui, volontiers

Cet enchaînement montre que Y a considéré que la question de X véhiculait une offre indirecte. On pourra analyser la réponse de Y en rattachant le *oui* à l'interrogation et le *volontiers* à l'offre. Cette manœuvre de Y n'est possible qu'avec *oui*, car on ne peut avoir les suites :

*Je veux volontiers des noix

*Je veux des noix, volontiers.

On note les mêmes phénomènes avec *merci*.

1-3 *Lorsque l'interrogative contient des interrogatifs-indéfinis, la réponse courante est double :*

X : — Voudrais-tu faire quelque chose ?

Y : — Oui, manger des noix

On a là un type de question qui est à la fois interrogation totale et interrogation partielle : totale syntaxiquement, puisqu'elle appelle une réponse par *oui* et *non* ; mais partielle discursivement, dans la mesure où

(25) B. HALL PARTES (1971), p. 313.

(26) J. C. ANSCOMBRE (1980).

une réponse par *oui* ne satisfait le questionneur que si elle est suivie de précisions supprimant l'indétermination inhérente à l'indéfini. L'analyse de ce type de réponses peut faire intervenir le principe d'exhaustivité, qui demande à l'interlocuteur d'énoncer tout ce qu'il juge pertinent pour l'échange en cours.

Si on analyse le *oui* comme *je veux faire quelque chose*, ou aboutit à un enchaînement problématique :

Je veux faire quelque chose, manger des noix.

On a donc une possibilité d'enchaînement dans le cas de *oui* qui n'existe pas pour l'énoncé auquel on prétend qu'il se substitue. Pour obtenir une réponse plausible, il faut au moins que l'on intègre le syntagme *manger des noix* :

Je veux manger des noix

comme la réponse négative doit intégrer le *rien* :

Je ne veux rien faire.

Si on veut par ce biais obtenir une réponse acceptable, on doit donc faire intervenir un processus d'intégration et de substitution qui va bien au-delà de la simple reprise anaphorique. On constate en outre qu'au cours de l'opération on a complètement changé la nature de la question, puisqu'on lui a donné une réponse qui la considère comme une interrogation partielle. Le traitement anaphorique ne suffit pas à lui seul à fournir une réponse acceptable comme telle ; si on le complète par diverses manipulations, on change le problème en répondant à une autre question. On le vérifie systématiquement :

X : — As-tu rencontré quelqu'un ?

Y : — Oui, mon frère.

Y' : — Non, personne.

*Y1 : — J'ai rencontré quelqu'un, mon frère.

*Y'2 : — Je n'ai pas rencontré quelqu'un, personne.

La substitution peut même introduire une ambiguïté :

X : — Veux-tu aller quelque part ?

Y : — Oui, en Allemagne.

Y1 : — Je veux aller quelque part, en Allemagne.

La réponse propositionnelle est au moins ambiguë, au sens où elle peut se lire soit comme une forme non intégrée, le complément de lieu *en Allemagne* devant se substituer à l'indéfini *quelque part* ; soit comme une forme intégrée, le complément de lieu étant *quelque part en Allemagne*. Le but du voyage est présenté comme défini dans le premier cas, pas dans le second.

X : — Sais-tu qui viendra ?

Y : — Oui, Pierre et sa femme

Y1 : — Je sais qui viendra, Pierre et sa femme

Y2 : — Je sais que Pierre et sa femme viendront.

Y1 peut faire difficulté. En outre, dans certains des cas précédents, l'anomalie disparaissait si on intégrait les deux fragments en changeant la question. Ici, cette intégration n'est même pas possible, car Y n'est pas équivalente à Y2. Y dit d'une certaine façon que seuls Pierre et sa femme

viendront, tandis que Y2 n'exclut pas la possibilité que d'autres personnes viennent ; il semble même que ce soit sous-entendu.

1-4 *Expressions à polarité négative*

Les expressions du type :

Il ne lèverait pas le petit doigt pour m'aider
peuvent se trouver dans les questions :

Lèverait-il le petit doigt pour m'aider ?

Cette question se présente syntaxiquement comme une vraie question, c'est-à-dire qu'elle admet en substance deux réponses, l'une positive par *oui*, l'autre négative par *non*. Cette dernière ne pose pas de problèmes particuliers, dans la mesure où l'on accepte de paraphraser *non* par un énoncé contenant *ne pas* ; mais nous n'avons aucune paraphrase pour *oui*, car :

*Il lèverait le petit doigt pour l'aider

n'est pas possible ; le *oui* devrait être impossible, il ne l'est pas (27).

Le même cas se présente pour :

— Avez-vous entendu le moindre bruit ?

*J'ai entendu le moindre bruit

étant impossible, *oui* n'est pas paraphrasable.

De même, on trouve uniquement dans les phrases positives des particules comme *bien* (au sens de *en effet*)

Les assiettes sont bien sur la table

et dans les phrases interrogatives :

Les assiettes sont-elles bien sur la table ?

Dans les phrases négatives, ce *bien* de confirmation est impossible :

*Les assiettes ne sont pas bien sur la table

Donc cette fois, c'est la réponse par *non* qui n'a pas de paraphrase évidente.

1-5 *Interrogatives contenant même*

Avec *même*, on a des interrogatives du type :

Y avez-vous même pensé ? (i)

pour laquelle la réponse *non* est en gros paraphrasable par :

Je n'y ai même pas pensé

encore que la question de savoir si celui qui répond par *non* admet les présupposés véhiculés par *même*, ou s'il se contente d'admettre qu'il n'y a pas pensé, reste ouverte. Mais on n'a pas de paraphrase pour la réponse par *oui* :

J'y ai même pensé (ii)

(2) Il y a ici manœuvre du locuteur X : il semble incontestablement supposer que la personne en question n'est pas du tout disposée à l'aider. Sa question vise donc plus ou moins à obtenir une confirmation de ce préjugé, et n'admet donc en son principe qu'une réponse négative. On a la preuve de cette manœuvre si on introduit un *mais* dans les réponses :

— Non, bien sûr !

est tout à fait normale sans *mais*, alors que *oui* l'exige :

— Mais oui, bien sûr !

La fonction de ce *mais* est de s'élever contre le sous-entendu négatif présent dans la question. On pourrait encore constater que la question est tellement chargée négativement qu'un *si* de réponse semble possible :

— Si, bien sûr !

est évidemment un énoncé possible. Le sens est, à peu près, que le locuteur a pensé à la chose en question, et que, ce faisant, il a accompli une performance remarquable. Mais le présupposé de la question est tout juste l'inverse, à savoir que penser à cela est la moindre des choses. L'énoncé (ii) a même posé que la question (i), mais les présupposés sont inversés. Il ne peut donc pas compter pour une réponse à (i) paraphrasant le *oui*, dont rien ne nous permet de penser qu'il opère un tel renversement. On aurait une paraphrase acceptable de *oui* en choisissant un énoncé qui affirme le posé et maintient le présupposé ; ce qui donnerait quelque chose comme :

J'y ai au moins pensé
énoncé qu'il n'est pas possible d'extraire par paraphrase, aussi large qu'on se l'autorise, de l'énoncé de départ (i).

1-6 Réponses introduites par un *mais*

S. Bruxelles et al. a signalé que « *Oui...* marque une attitude particulière vis-à-vis de la phrase qu'il représente. Ceci explique qu'il ne soit pas toujours remplaçable par cette phrase » (28).

X : — Pierre est-il venu ?

Y : — Mais oui !

Y' : — Mais non !

*Y1 : — Mais il est venu.

*Y'1 : — Mais il n'est pas venu.

O. Ducrot a commenté ce *mais*, assez surprenant, qui précède parfois *oui* et *non* en disant qu'il faut le comprendre là comme ailleurs selon la fonction générale d'opposition qu'il établit entre deux propositions ou deux actes de langage. Or, pourquoi s'opposer à une question, qui en principe est neutre, pourquoi répondre à une question en s'y opposant ? *Mais* est alors utilisé comme argument pour montrer que celui qui pose une question « manifeste une inquiétude » soit devant la possibilité de la venue de Pierre, soit devant la possibilité de sa non venue, en l'occurrence. Il n'est pas nécessaire de référer cette inquiétude à un quelconque substrat psychologique qui préexisterait à la question et qui la motiverait plus ou moins. Elle doit être mentionnée dans les règles décrivant l'acte d'interroger (29).

Nous pouvons tirer parti de ces remarques pour tenter de comprendre l'impossibilité de *mais* devant les réponses propositionnelles. *Mais* s'oppose donc à un des éléments constitutifs de la question. Il prend donc en compte cet élément, sur lequel il enchaîne, dans le cas de *mais oui*, *mais non*. Le couple *élément d'inquiétude-mais* manifeste explicitement l'une des articulations du couple question-réponse. Le *mais* montre que celui qui répond le fait dans le cadre spécifique de la question, qu'il accepte le jeu linguistique de l'interrogation. On comprend alors qu'il exige d'être suivi de *oui-non*, qui, selon le français commun, sont les réponses appelées spécifiquement par l'interrogation.

(28) S. BRUXELLES et al. (1976), p. 61.

(29) O. DUCROT, séminaire 1975-76 (inédit).

On comprend du même coup pourquoi le *mais* devant une réponse propositionnelle serait une sorte de contradiction linguistique. Ces enchaînements ne constituent pas des réponses au sens linguistique du terme, puisqu'ils ne prennent en compte que l'élément informatif de la question et non l'élément linguistique, institutionnel, qui lui est propre. Ils se dérobent à la codification originale de la question : or le *mais* manifeste précisément le contraire, la prise en compte de la question comme telle — interrogation qu'on doit donc bien classer parmi ces « phénomènes psycho-sociaux à fonctionnement linguistique » dont parle Benveniste (30).

2 — Enchaînements sur les assertions

On n'a aucune raison a priori d'accorder une valeur privilégiée aux *oui* et *non* qui apparaissent dans les dialogues en réponse à des questions. On les rencontre couramment après les assertions :

(Midi sonne)

X : — Il est midi.

Y : — Eh oui !

— Ma foi oui !

Quel sens y aurait-il à proposer, ou même à rechercher pour ce *oui* un équivalent phrastique ?

Avec les assertions négatives, on obtient :

X : — Ce mur n'est pas blanc

Y : — Oui ! (en effet) (il n'est pas blanc)

— Non ! (en effet) (il n'est pas blanc)

pour le cas où Y est d'accord avec X. Dans le cas contraire, on aura :

— (Mais) si ! (il est blanc !)

Dans le cas des interro-négatives, l'opposition est entre *non* d'une part et *si* d'autre part. *Oui* n'apparaissant pas dans ce contexte, il est naturel de faire de *si* une variante contextuelle de *oui*. Or, en contexte d'assertion négative, la répartition des formes est toute autre. *Oui* n'est plus exclu. On pourrait l'attendre en variation libre avec *si*, dont il semble intuitivement « proche » — plus proche en tout cas que de *non*. On constate cependant qu'il manifeste, comme *non*, l'adhésion à l'énoncé qui vient d'être avancé, alors que le *si* a valeur de réfutation de l'énoncé en question : devons-nous proposer pour *oui* un équivalent phrastique négatif ?

Nous proposerons la première analyse suivante. Lorsque Y enchaîne par un *oui* sur l'assertion de X, il analyse cet énoncé comme étant une assertion. Par son *oui*, il approuve l'assertion de *ne pas p*. Lorsqu'il enchaîne par un *non*, il analyse cet énoncé comme une réfutation de *p*. Son *non* s'adresse donc non pas à l'énoncé de X mais à l'énoncé *p* que ce dernier réfute, par le *ne pas* métalinguistique qu'il contient, et qui peut tout à fait ne pas être présent dans le contexte immédiat de l'échange observé.

3 — Enchaînements sur les impératifs et les ordres

Après les ordres et les énoncés impératifs on trouve également un *oui* ou un *non* :

X : — Je vous ordonne de sortir !

— Sortez !

Y : — Oui, Monsieur le Directeur !

— Non, Monsieur le Directeur !

oui et *non* ne valent certainement pas pour :

— Vous m'ordonnez de sortir, Monsieur le Directeur !

— Vous ne m'ordonnez pas de sortir, Monsieur le Directeur !

Ils ne sont pas les calques anaphoriques au constatif des injonctions auxquelles ils renvoient. Il est également peu convaincant de tenir le *oui* pour équivalent d'une intention proclamée d'obéir, l'ordre se passant très bien de toute intention chez celui qui le reçoit, tout comme l'impératif simple. On est de toutes façons fort loin des problèmes de l'anaphore.

CONCLUSION

Nous espérons avoir montré qu'on ne saurait considérer *oui* et *non* comme des mots « vides », du matériel grammatical dérivé et inessentiel. La notion d'anaphore traditionnellement utilisée dans leur description implique que l'on néglige ou que l'on réduise de nombreux faits de langue.

Le comportement discursif réel de *oui* et *non* ne pourra, à notre sens, être théorisé qu'à condition de reconnaître toute leur pertinence linguistique aux arguments d'ordre pragmatique tirés de l'étude des enchaînements dans les dialogues.

Christian PLANTIN
Université de Fes.

RÉFÉRENCES

- ANSCOMBE J. C., (1980), « Voulez-vous dériver avec moi ? » *Communications*, Avril 1980.
- ARNAUD et LANCELOT, (1660), *Grammaire générale et raisonnée* citée d'après la Republication Paulet, 1969, Paris.
- BENVENISTE E., (1970), « L'appareil formel de l'énonciation », In *Problèmes de linguistique générale II*, Gallimard, Paris 1974.
- BLOOMFIELD L., (1939), « Linguistic aspect of science » — *International Encyclopedia of Unified Science*, Vol. I and II, *Foundation of the Unity of Science*, Vol. I, n° 4 : the University of Chicago Press, Chicago.
- BRUNETTES S. et al., (1976), « Mais occupe-toi d'Amélie », *Actes de la recherche en Sciences Sociales* 66 MSH-EHESS, Paris.

- DESSAINES M., (1971), *Recherche linguistique et enseignement*, Duculot, Gembloux.
- DUCLOS Ch., (s.d.), *Remarques sur la grammaire générale et raisonnée* cité d'après la Republication Paulet, 1969, Paris.
- FONTANIER P., (1821), *Manuel classique pour l'étude des tropes* in *Les figures du discours* 1968, Flammarion, Paris.
- FONTANIER P., (1827), *Des figures du discours autres que les tropes* in *Les figures du discours* 1960, Flammarion, Paris.
- GEACH P. T., (1962), *Reference and generality*, Cornell University Press Ithaca and London.
- GREVISSE M., (1975), *Le bon usage*, 10^e éd. Duculot, Gembloux.
- KATZ J. J., (1972), *Semantic theory*, Harper and Row, New York.
- MOUNIN G., (1974), *Dictionnaire de la linguistique*, P.U.F., Paris.
- PARTEE B. HALL, (1971), « Linguistic metatheory » in G. HARMAN (ed) *On Noam Chomsky : Critical essays*, Anchor Books, New York.
- TESNIÈRE L., (1959), *Éléments de syntaxe structurale*, Klincksieck, Paris.